

Article

« Psaume 87 : à la Jérusalem nouvelle »

Évode Beaucamp

Laval théologique et philosophique, vol. 35, n° 3, 1979, p. 279-288.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705748ar>

DOI: 10.7202/705748ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PSAUME 87: À LA JÉRUSALEM NOUVELLE

Evode BEAUCAMP

1 Sur montagnes saintes l'ayant fondée
2 le Seigneur de Sion aime les portes ;
plutôt qu'aux lieux saints les plus fameux de Jacob
3 à toi cité de Dieu il parle : *sélah*
4 « Rahab et Babel aux amis j'évoquerai
voici la Philistie et Tyr et Koush ! »
(celui-ci est né là
5 et l'on dit à Sion)

Que d'hommes en elle sont nés
la vient affermir le Très-Haut lui-même !
6 Le Seigneur d'inscrire au livre des peuples :
« Celui-ci c'est là qu'il est né ! » *sélah*
7 [Et l'on dit à Sion] en chantant et dansant :
« Je suis chez toi aux sources de la vie ».

NOTES DE CRITIQUE TEXTUELLE

v. 1: « l'ayant fondée », litt. « fondée par lui », ou « fondation »; Gr. (Vulg.), Syr. : « fundamenta ejus ». Les versions ont vu dans le mot un substantif, dont la forme s'avère toutefois des plus douteuse (Koehler=Baumgartner, Lexicon...); mais la construction d'un participe passif avec un possessif: « sa fondée », n'a rien d'anormal, comme se plaît à le souligner M. Dahood. Olshausen le faisait déjà remarquer en son temps, alléguant l'exemple d'expressions telles que: « ses tués » (Pr 7, 26), « ses invités » (Pr 9, 18), « ses protégés » (Ps 83, 4).

Participe ou substantif, le mot ne peut se rapporter qu'à « Sion », dont parle le verset suivant; et non, ainsi que le pense Targ. à « shîr », « cantique », qui précède immédiatement.

v. 2: « fameux », litt. « glorifié ». Mais Vulg., suivie par tous les traducteurs modernes, lit: « gloriosa ». Ce niphâl hébreu conserve pourtant, partout ailleurs, un sens rigoureusement passif; il ne désigne pas ce qui fait la gloire de quelque chose ou de quelqu'un, mais le fait d'être revêtu de gloire. Ce

- participe passif est placé, dans l'original, au début du v. 3 ; mais il ne signifie rien à cet endroit. Tout s'arrange si on le rattache au mot « lieux saints » du verset précédent, malgré la séparation opérée par v. 3. Il détermine alors un substantif féminin pluriel comme lui, et recouvre tout naturellement son acception habituelle de « fameux ».
- v. 3 : « il parle » ; proposition participiale parallèle à : « Yahvé aime ». Le participe singulier masculin est vocalisé au passif dans l'original ; il faut beaucoup de virtuosité savante pour justifier la lecture des versions qui lui donnent un autre participe, mais féminin pluriel, pour sujet : « gloriosa dicta sunt de te » — « On fait sur toi des récits de gloire » (TOB).
- v. 4 : « aux amis », litt. « à ceux qui me connaissent » ; Targ. : « à ceux qui te connaissent ». À la suite de Gr. et Syr. : « scientium me », les modernes traduisent : « parmi ceux qui me connaissent » (TOB), et attribuent au datif hébreu, pour les besoins de la cause, une nuance assez problématique.
- « j'évoquerai » ; Gr. (Vulg.), Syr. : « je me souviens ».
- « celui-ci est né là » ; Gr. (Vulg.) : « hi fuerunt illic ». Ni « celui-ci » ni « là » ne trouvent quoi que ce soit qui les annonce et les explique dans le contexte antécédent. On ne voit pas ce que pourrait désigner « celui-ci », non plus que « là », lequel doit se rapporter à un seul nom propre de lieu, et non à une liste de peuples.
- v. 5 : « et l'on dit à Sion » ; Gr. : « mère Sion dit l'homme » ; Vulg. : « numquid Sion dicet » (cf. Hexaples). Le verbe « dire » devrait introduire de toute manière un discours en style direct, dont il ne reste pas trace ici.
- « Que d'hommes », litt. « homme et homme » (Jér., Vulg.) ; Syr. : « vir gigas » ; Targ. : « David et Salomon ». La formule hébraïque possède habituellement un sens distributif et emphatique ; sans jamais connoter cette idée d'universalité absolue que tendent à lui attribuer les traducteurs modernes : « tout homme », pour mieux l'opposer à « celui-ci ». TOB glose ainsi le passage : « Certes, c'est en Philistie, à Tyr ou en Nubie, que tel homme est né. Mais on peut dire de Sion : « En elle, tout homme est né ».
- v. 6 : « au livre des peuples », litt. « dans l'écrire des peuples » ; Jér. : « scribens populos » ; Gr. (Vulg.) : « in scripturis populorum » ; Syr. : « in libro ».
- « c'est là qu'il est né » ; Gr. (Vulg.) : « horum qui fuerunt in ea ».
- v. 7 : « en chantant et dansant », litt. « et chantant comme dansant », participes pluriels isolés et sans article dans l'original ; le texte est manifestement mutilé. Le premier participe : « chantant » se trouve lu comme un nom par le Gr. : « principum », et rattaché au verset précédent. Syr. : « magnates ». Pour le second, Gr. (Vulg.) traduit : « sicut lætantium omnium ». Syr. : « magnates qui commorantur in te gaudebunt ».
- « Je suis chez toi aux sources de la vie », litt. « toutes mes sources sont en toi » ; Gr. (Vulg.) : « habitatio est in te ». Ce discours en style direct demeure

inexpliqué, après un développement où l'on parle de Sion à la troisième personne. La phrase appelle la présence d'une formule préalable telle que : « l'on dit à Sion ». C'est avec ce verbe « dire », « amar » en hébreu, qu'on introduit en effet le refrain des chanteurs (cf. 1 S 18, 6-7).

ANALYSE LITTÉRAIRE

Le psaume 87 fait partie des psaumes de Coré, psaumes lévitiqes dont on sait les préoccupations nationales¹. Le mot « shîr », ajouté au titre, s'applique le plus ordinairement aux cantiques de Sion, et personne, hormis le Targum, ne doute que ce soit le cas ici.

Le texte, par son vocabulaire, s'apparente aux deuxième et troisième Isaïe. L'influence des psaumes deutéronomiques, Ps 48 et 78, s'y fait cependant encore sentir. Le souvenir de Babylone, enfin, ne saurait être lointain, puisque Babel s'y trouve explicitement nommé, comme au psaume 137; ce dont on ne trouve plus guère d'exemples, dans la littérature lyrique et prophétique, après le retour d'exil. Le psaume nous paraît donc moins récent que ne le pensent la plupart des commentateurs, lesquels sont influencés en la matière par la perspective universaliste qu'ils supposent à l'écrit.

Parmi les nombreuses variantes de la Septante, il en est une, en effet, mal appuyée pourtant par la tradition grecque elle-même, qui pesa d'un grand poids dans l'interprétation qu'on donne actuellement au psaume : « Sion mère de tous les peuples ». La fascination exercée par cette idée d'une maternité universelle de Jérusalem, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament, a séduit jusqu'aux auteurs les moins portés à de subtiles spéculations du genre targumique.

Si telle était pourtant la pensée du psaume, elle trouverait quelque appui dans le contexte antécédent et subséquent. Or il n'en est rien. Sion n'est pas comparée aux métropoles des nations; on oppose son destin à celui des anciens sanctuaires de Jacob. Sa maternité glorieuse est bien évoquée par la suite, mais non sa maternité universelle. Au reste, le fait que Yahvé inscrive sous une rubrique spéciale « ceux qui sont nés là », c'est-à-dire « chez elle » comme le précise la Vulgate, implique que d'autres soient nés ailleurs.

Notons que l'affirmation, dans l'original hébreu, d'un universalisme aussi radical n'ajouterait rien à une lecture chrétienne du psaume; car un tel universalisme est toujours supposé, pour peu qu'on interprète l'Ancien Testament à la manière des Pères, lesquels entrevoyaient quasi systématiquement le mystère de l'Église dans celui de Sion. C'est la croix du Christ Jésus qui selon saint Paul, rappelons-le, universalise l'élection d'Israël. Il est donc vain de vouloir chercher sur ce point, dans l'Ancien Testament, des anticipations. Israël n'avait ni la possibilité ni même le droit de renoncer à un privilège que lui avait octroyé le Dieu de l'alliance.

1. BDS, art. Psaumes II, *Le Psautier*, col. 145-146.

Nous cherchons donc ici à présenter une interprétation du psaume 87 qui soit conforme au mouvement logique de la pensée biblique. Il devrait s'agir tout simplement, selon nous, d'un oracle liturgique évoquant la gloire future de la nouvelle Jérusalem, oracle prononcé soit lors du retour d'exil, soit plutôt au temps de la reconstruction des murs de la cité avec Néhémie. On y retrouve tous les thèmes inlassablement repris depuis le second Isaïe : procession des nations à Jérusalem (Is 60), fécondité de la cité sainte (Is 49, 14-21 ; 54, 1-3 ; 66, 8-9), où réside pour ses enfants, dans la paix et la joie, le secret de la vie (Ps 46, 5 ; 133, 3 ; 147, 13-14 ; Is 4, 3 ; 51, 3 ; 66, 11-12 ; Jr 31, 12-14 ; Ap 21, 9-27).

État de la question

Les nombreuses et profondes variantes des anciennes versions, le Gr. et le Syr. en particulier, manifestent l'embarras des traducteurs en face d'un original plus que sibyllin. Elles ne supposent d'aucune manière un texte hébreu plus primitif et plus sûr. En dépit de l'extrême bonne volonté des traducteurs modernes, forçant un peu partout pour les besoins de la cause, le sens des mots et des tournures grammaticales, le psaume 87, dans son état actuel, demeure inintelligible. On n'arrive nulle part à savoir exactement qui parle, à qui l'on parle, et de qui l'on parle. Aux heurts et ruptures de sens, correspond une absence quasi totale de rythme ; ce qui autorise à conclure que le mauvais état du texte est dû à un accident de la traduction manuscrite : les mots sont là, mais pas à leur place. Tel est, du moins, le principe qui guide l'exégèse de la grande majorité des commentateurs modernes, Gunkel, Kittel, Herkenne, H. Schmidt, Buttenwieser, Bible du centenaire, Podechard, etc.

Malheureusement, un texte en désordre constitue bien la pire des situations auxquelles un exégète ait à faire face ; ces derniers ne disposent alors d'aucun moyen de contrôle pour vérifier la vraisemblance de leurs hypothèses, et tempérer les excès de leur créativité savante.

En cédant à la tentation de ce jeu de reconstruction, où l'imagination se donne libre cours, les exégètes demeurent fort excusables, car le psaume 87, dans son état actuel, n'est pas seulement difficile (D. Calmet), il s'avère proprement inintelligible (Bible du centenaire). On imaginerait avec peine plus de difficultés en moins de mots. Les biblistes ont trouvé là leur dictée de Mérimée.

Notre psaume 87, en tout cas, bat tous les records, semble-t-il, pour ce qui est de la divergence et de la multiplicité des hypothèses de lecture, tant chez les commentateurs d'hier que chez ceux d'aujourd'hui.

Les rabbins, déjà, hésitaient entre deux types d'explications (cf. Kimchi). En suivant le Targum, certains y lisaient un éloge de la sagesse d'Israël, dont Sion, si elle n'en possède pas le monopole, peut être considérée comme le haut-lieu privilégié. Ici ou là, en effet, on pourra compter au sein des nations quelques sages isolés, tandis qu'à Jérusalem, ils sont légion ; aucun d'eux, au reste, ne saurait rivaliser avec ceux que Sion a engendrés, David et Salomon en particulier.

Ce même psaume, selon d'autres, évoquerait la gloire de Sion, voyant revenir triomphalement ses fils, dans les bras des peuples qui les tenaient captifs, tandis

qu'afflue vers son sanctuaire le tribut des nations vaincues. Ceux que l'on croyait perdus dans l'immense masse des goïm ne seront pas oubliés, car le Très-Haut, Lui, les connaît, les ayant notés sur son livre des peuples (Rashi). Du milieu enfin de ces étrangers ramenant les enfants de Sion, Dieu ne pourrait-Il pas, — ô miracle! —, se créer des citoyens nouveaux pour sa cité sainte et accroître ainsi le nombre de ses fils (cf. Is 66, 21)?

Reposant sur la lecture des LXX, l'exégèse chrétienne primitive s'oriente, elle, dans une tout autre direction. Commentant notre psaume, les Pères n'envisagent plus ni la supériorité de la sagesse d'Israël, ni le retour des exilés en Sion; ils songent à l'Église du Christ, Église des nations qui relaye les anciennes tribus d'Israël appelées ici: « demeures de Jacob ». Autrefois adversaires de Dieu, les païens, grâce à une radicale conversion, font par le baptême leur entrée dans la nouvelle Jérusalem. Alors, comme l'écrit Dom Calmet, résumant ainsi la pensée traditionnelle: « Nullum denique futurum est inter Judeos advenasque discrimen: omnes eidem Deo servant, omnes eundem colent, omnes in illius censu scribentur ».

Le psaume 87 ne chanterait pas seulement l'universalisme chrétien; il pourrait encore annoncer, au dire de certains (Eusèbe de Césarée), le mystère même de l'Incarnation. Lorsqu'on parle, en effet, de naissance illustre en Sion, de « Vir gigas » (version syriaque), peut-on ne pas songer au Christ Jésus, issu d'une humanité charnelle, fécondée par la seule vertu du Très-Haut? C'est pourquoi, dans certains manuscrits latins, on donnera pour titre à notre psaume: « propheta in spiritu de Ecclesia et Christo in carne venturo », voire même simplement: « Christi incarnatio ».

Les modernes ne prennent plus guère en considération les anciennes interprétations des rabbins. Ehrlich est sans doute le seul qui donne encore pour sujet au psaume la supériorité de la sagesse juive sur celle des nations. Personne d'autre part, à notre connaissance, n'y voit une évocation du retour triomphal des exilés, une évocation de la procession des peuples portant tribut au sanctuaire de Jérusalem. En dehors de quelques exégèses isolées, dans le genre de celle d'Eerdmans, pour qui le psaume chanterait tout simplement la joie de la cité lors de la naissance d'un de ses enfants, on va plutôt dans le sens des commentaires patristiques; à ceci près, toutefois, qu'on refusera au texte toute perspective prophétique, rien ne permettant, au dire de Gunkel, de donner aux affirmations de l'écrit un caractère eschatologique. Il pourrait donc s'agir d'un chant de pèlerinage ou de procession (Staerk), célébrant la grandeur et la fécondité actuelles de Sion, Mère des peuples.

Il reste toutefois bien des façons de se représenter cette maternité « œcuménique » de Jérusalem, dont on s'accorde à faire le thème contral du psaume. Faut-il en effet, dans ces adorateurs de Yahvé venus de toutes les parties du monde, voir des Juifs de diaspora qui, pour être nés ici ou là, n'en sont pas moins tous enfants de Sion? Ou bien doit-on y reconnaître les prosélytes, nouveaux enfants que Sion s'est engendrés au sein du paganisme? Certains auteurs, Kirkpatrick par exemple, pensent même que Jérusalem, ici, n'apparaît pas seulement comme la Mère d'une quantité de fils dispersés au sein des nations, mais comme la Mère de ces nations elles-mêmes. Chaque fils d'Adam, de ce fait, aurait comme une double citoyenneté, de par son appartenance à sa patrie d'origine d'une part, et à Jérusalem d'autre part. De toutes

les interprétations proposées, cette dernière est évidemment la plus invraisemblable ; il fallait un cerveau moderne pour prêter à un psaume pareille pensée ; nulle part ailleurs la bible n'exprime rien de semblable, car, sans une conversion radicale, il ne saurait être question d'envisager une appartenance de droit ou de fait des nations païennes, tant à la Jérusalem ancienne qu'à la Jérusalem nouvelle.

Un tel éventail d'hypothèses de lecture laisse rêveur, et l'on est en droit de se demander si chacun ne peut pas faire dire à ce psaume tout ce qui lui fait plaisir. Les interprétations proposées, dans la mesure où elles ne supposent pas une refonte radicale du texte reçu, ont certes bien pour point de départ une certaine lecture du psaume ; mais c'est une lecture qui ne s'embarrasse guère des détails, qui survole ce qui est écrit sans véritablement l'expliquer. Le texte sert comme de tremplin à des paraphrases plus ou moins libres ; ce n'est pas lui qui impose au commentateur la rigueur d'une pensée, ce sont eux qui le contraignent à leur livrer un certain sens, à défaut d'un sens certain.

Peut-on sortir de l'imbroglie ? Plutôt que de perdre son temps à construire, avec un texte illisible, toute espèce de midrashim où l'arbitraire devient roi, ne vaudrait-il pas mieux se résoudre à le rayer, sinon de la liste des écrits inspirés, du moins de ceux que l'on veut traduire et commenter ? Nous n'avons pas osé aller jusque-là, et nous nous sommes aventurés, nous aussi, mais avec crainte et tremblement, à risquer une conjecture de plus, il y a quelques années déjà, dans « *Le Problème du Psaume 87* », *Studii Biblici Franciscani, Liber Annuus XIII, 1962-1963, p. 53-75.*

La présence des cinq mots : « celui-ci est né là et l'on dit à Sion », suffit en effet, à elle seule, aux v. 4 et 5, pour obscurcir un passage qui autrement serait irréprochable, tant en ce qui touche le sens que le rythme. Les trois premiers : « celui-ci est né là », se retrouvent au v. 6, où ils paraissent en revanche tout à fait à leur place, bien annoncés par la proposition : « Le Seigneur d'inscrire ». Ce devrait donc être là, et uniquement là, qu'il faudrait les lire, avec les deux termes qui les accompagnent au v. 5 : « et l'on dit à Sion ». Cette dernière formule manque à cet endroit. En l'y ajoutant, on comblerait avec deux accents supplémentaires, au v. 7, une lacune rythmique. « Dire », en outre, introduirait à cet endroit, selon la règle habituelle, un discours en style direct : « Je suis chez toi aux sources de la vie », discours qui précisément fait défaut au v. 5, où notre verbe tombe pour ainsi dire dans le vide.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, un autre accident, beaucoup plus banal celui-là, s'est produit : deux mauvaises coupures perturbent le rythme et le sens au début du psaume. Le v. 2 tombe entre les deux hémistiches du premier vers et le v. 3 entre les deux hémistiches du second, ou plutôt même, avant la fin du premier stique de ce vers.

Ces dégâts réparés, le poème apparaît sous un jour nouveau, avec une pensée claire et une forme régulière ; deux conditions inséparables pour juger du bien-fondé de tout correction textuelle. Le psaume paraît alors formé deux sextains : v. 1-4, 5-7. Un sélah il est vrai, au v. 3, semblerait favoriser l'hypothèse d'une division en trois quatrains : v. 1-3, 4-5, 6-7. Le sélah du v. 6, de toute manière moins heureusement placé, isole le vers final.

Nous n'en resterons pas moins, faut-il le rappeler, dans le domaine de la conjecture. Tel que nous le lisons, en tout cas, le psaume 87 comprend deux parties : un oracle de Yahvé pour la cité qu'Il aime (v. 1-4), suivi du commentaire qui habituellement l'accompagne (v. 5-7).

L'oracle (v. 1-4)

- 1 Sur montagnes saintes l'ayant fondée
 2 le Seigneur de Sion aime les portes ;
 plutôt qu'aux lieux saints les plus fameux de Jacob
 3 à toi cité de Dieu il parle : *sélah*
 4 « Rahab et Babel aux amis j'évoquerai
 voici la Philistie et Tyr et Koush ! »

L'oracle en lui-même est fort court, et se limite au v. 4. Il se trouve en revanche solennellement annoncé par les deux vers qui précèdent (v. 1-3).

Le premier de ces vers (v. 1-2) rappelle l'amour au caractère unique (Ps 78, 68 ; 132, 13) que Yahvé voue à la cité qu'Il a fondée sur les montagnes saintes. On peut se demander à quelles montagnes ici fait allusion le psaume. Songeant à la fondation du cantique, les rabbins identifiaient tout naturellement ces montagnes avec les collines de Jérusalem : les monts Moria et Sion. La formule « les montagnes saintes » se rattache, selon nous, à l'image mythique de la montagne du Nord, l'Olympe des Mésopotamiens².

On peut reconnaître là des thèmes à résonance deutéronomique, en tout cas de l'époque de Josias. L'insistance sur les portes de la ville (cf. Ps 122, 2 ; Lm 1, 4 ; 5, 14) y ajoute un trait proprement nouveau. Le psaume laisse par là entrevoir la résistance future de Sion aux assauts extérieurs (Ps 147, 13) ; le trait s'explique sans doute par le souvenir encore frais de la catastrophe de 587.

La prédilection de Yahvé pour « sa cité » (Ps 46, 5 ; 48, 2-3) se manifeste en des promesses toutes spéciales, par des paroles qui lui iront au cœur (cf. Is 40, 2). Pourquoi le psaume réveille-t-il, à ce propos, la mémoire oubliée des vieux sanctuaires de Jacob ? Cette opposition entre Sion et les anciennes villes saintes ne figure qu'en deux autres passages de la bible, le psaume 78 et le livre de Jérémie (7, 12), où l'on comparait le sort de Silo à celui de Jérusalem ; le premier pour les opposer : Sion est construite pour durer éternellement contrairement à Silo ; le second pour les rapprocher : Sion sera détruite comme Silo. Le psaume 87, quant à lui, tend à revenir à la pensée du psaume 78, en dépassant la contestation du prophète. La condamnation portée par ce dernier, et la confirmation que lui avait apportée la catastrophe de 587, apparaissent alors comme un avatar de l'histoire, un accident passager qui ne remet pas en cause le caractère unique et irréversible du destin de la cité sainte, que la promesse divine avait consacré dans le psaume.

2. On retrouve l'expression « montagnes de sainteté », pour désigner également cette montagne mythique des dieux, en Ps 110, 3, si l'on adopte la correction behareré quôdesh, que suggère la leçon de saint Jérôme en particulier.

C'est apparemment Yahvé qui parle, au v. 4; et le distique devrait contenir l'oracle annoncé, oracle consolant, puisqu'il repose sur la pérennité de Jérusalem survivant aux remous de l'histoire. Cet oracle, d'une redoutable concision, demeure toutefois sibyllin, de quelque façon qu'on le lise. Il présente, sans les expliquer, deux images : le souvenir de Rahab et de Babel d'une part, l'arrivée processionnelle des Philistins, Tyriens et Kushites d'autre part ; deux catégories de peuples, ceux qui ont retenu Israël captif, et ceux qui un jour viendront lui porter leurs tributs. C'est-à-dire qu'il rappelle, d'un côté, l'œuvre de la libération (Is 51, 9-11) et annonce, de l'autre, le défilé à Sion des peuples présentant leurs dons et hommages (Is 45, 14-16).

Rahab et Babel constituent le premier groupe ; ils représentent les grandes puissances qui un jour, dans leurs bras peut-être, ramèneront les dispersés d'Israël (cf. Is 43, 6 ; 49, 22 ; 60, 4 ; Ba 5, 6) ; ils sont les anciens maîtres devenus esclaves (cf. Is 45, 14-17 ; 54, 3 ; 60, 14 ; 61, 5 ; Ba 4, 32). C'est l'Assyrie, il est vrai, le premier des empires oppresseurs, et non Babel, que l'on voit en général figurer, dans le cas, aux côtés de l'Égypte (Is 11, 15-16 ; 19, 23-25 ; 27, 13 ; 52, 4 ; Mi 7, 11-12). La mention de l'Assyrie, en pareil contexte, revêt apparemment un caractère conventionnel ; il n'en est pas de même pour Babel ; ce qui autorise à penser que l'oracle du psaume 87 remonte à un temps où la domination de Babylone n'avait pas encore perdu tout caractère d'actualité, c'est-à-dire soit avant, soit peu après la conquête de Cyrus.

Quant à l'Égypte, si l'on en parle ici, c'est qu'on se représente le retour d'exil comme un nouvel exode :

« ... afin qu'il y ait une route pour le reste de son peuple
qui restera de l'exil d'Assur,
comme il y en eut une pour Israël
lorsqu'il remonta d'Égypte » (Is 11, 16).

Ceci explique que le pays du pharaon reçoive, dans l'oracle, le titre peu flatteur de Rahab (cf. Is 30, 7), la genèse d'Israël rappelant celle du monde, et la lutte du Dieu de l'alliance contre les Égyptiens, celle du Créateur contre les monstres marins (cf. Is 51, 9-10).

Évoquer ainsi Babel et l'Égypte, revient à faire entrer l'oppression dans le domaine du souvenir ; pour ceux « qui connaissent Yahvé », c'est-à-dire pour ses amis et fidèles³, la libération est déjà une œuvre du passé. À ce passé aux résonances sinistres, et qui n'est plus qu'un souvenir, succède l'image d'un présent ou d'un futur glorieux.

Formé de Tyr, Philistie et Koush, le deuxième groupe symbolise en effet les pays, proches ou lointains, qui devront apporter au temple l'offrande de leurs richesses⁴. À lui seul, le nom de Tyr suffit à éveiller l'idée d'un négoce fructueux (Ez 26-28), d'une abondance de biens finalement destinés à alimenter le trésor du temple de Yahvé (Is 23, 18). Il suffit, par exemple, qu'au psaume 45 v. 13, on parle de « fils de Tyr », pour

3. Cf. Ps 36, 11. Les peuples étrangers sont parfois présentés comme « ne connaissant pas Yahvé » : Ps 79, 6 ; Jr 10, 25.

4. Cf. Tb 13, 11 ; Ps 68, 32 ; 76, 5 ; Is 33, 23 ; 60, 5-7, 16 ; Mi 4, 13 ; Za 14, 14 ; Ap 21, 26 ; etc.

que les rabbins entrevoient une procession de nations, venant porter au Roi Yahvé leurs tributs. Aux côtés de Tyr, figurent souvent les Philistins, tant dans les textes anciens (Ps 83, 8), que dans les oracles plus récents (Jr 47, 4; Za 9, 2-7). On trouve confirmation de cette tendance à associer pour un destin commun le nom des deux peuples, dans l'oracle contre Tyr qu'on éprouva le besoin de joindre à l'oracle d'Amos contre les cités philistines, et qui ne fait qu'en reproduire les griefs (Am 1, 9-10). Avec Koush, les horizons s'élargissent. Dans la mesure où le mot ne représente pas tout simplement l'Égypte, il apparaît en effet le symbole des terres lointaines dont Jérusalem verra, un jour, affluer vers elle les produits exotiques (Ps 68, 32; So 3, 10).

Commentaire à l'oracle (v. 5-7)

Que d'hommes en elle sont nés
la vient affermir le Très-Haut lui-même!
6 Le Seigneur d'inscrire au livre des peuples :
«Celui-ci c'est là qu'il est né!» *sélah*
7 [Et l'on dit à Sion] en chantant et dansant :
«Je suis chez toi aux sources de la vie».

Dans le prolongement de l'oracle, le deuxième sextain célèbre la gloire de la cité restaurée, gloire qui réside essentiellement dans une merveilleuse fécondité. Sion, on le sait, craquera sous le nombre de ses fils (Is 49, 18-21; 54, 1-3), accourus de tous les points de l'univers. Ce ne sera pas là manifestations d'un éclat passager, car la cité de Dieu désormais possède toute garantie de stabilité (Is 54, 11-14; Ps 125, 1) : le Très-Haut, nom traditionnel et fort ancien (Gn 14, 18-20) du Dieu de Jérusalem, l'affermira (Ps 48, 9), à la façon dont Il a « affermi » la terre (Ps 24, 2; 93, 1; 96, 10) ou le temple (Is 2, 2).

Le v. 5 semble attribuer l'étonnante fécondité de Sion pour la suite des âges, au fait que le Très-Haut lui-même ait établi la cité. L'usage courant de la racine kwn justifie ce lien entre les deux idées. Il signifie en effet, tout à la fois, « fixer solidement » et « préparer », installer un siège, par exemple (Jb 29, 7). Dans le langage de cour, en dehors même de la bible, on se sert du terme pour désigner les assises du trône royal, assises d'éternité qu'a « préparées » la divinité. Le verbe s'applique encore à la maison qu'on « établit » (Pr 24, 3); le fait « d'établir », ici, suit le fait de construire, car c'est une fois construit, que l'édifice est supposé fixé pour durer. L'idée « d'établir » débouche alors sur celle de fécondité, maison et prospérité constituant deux thèmes parallèles; dans le fameux oracle de Natân, qui repose tout entier sur ce parallélisme, la racine kwn ne revient pas moins de trois fois (2 S 7, 12, 13, 16; cf. *ibid.* v. 24 et 26).

Lors donc qu'on parle « d'établir » une cité, on en évoque spontanément la fécondité. « Établir », c'est notons-le plus que fonder et bâtir. Cela signifie assurer des conditions de durée, ce qui, pour une ville évoque l'idée d'être habitée de façon stable (Ps 107, 36), par une population jouissant de la paix :

«Tous tes fils seront instruits par Yahvé.
Grand sera le bonheur de tes fils.
Tu seras fondée sur la justice,
à l'abri de l'oppression» (Is 54, 13-14).

Du v. 5, qui célèbre la ville féconde préparée par les soins du Très-Haut lui-même, on passe tout naturellement aux deux versets suivants, consacrés à chanter la vie dont, à Sion, jouissent les enfants d'Israël. Yahvé, lit-on au v. 6, inscrit de manière spéciale ceux qui sont nés à Jérusalem. Il tient à jour toutes sortes de registres (Dn 7, 12; Ap 20, 12), bien sûr, et nombreux sont les motifs qui peuvent le conduire à inscrire les gens sur son livre des destins; ne dresse-t-Il point, par exemple, la liste des bêtes qui doivent se donner rendez-vous sur les ruines de Babel (Is 34, 16)? Aussi attend-on quelque précision sur le sens exact de cette inscription. Le refrain des chanteurs: «toutes nos sources sont en toi», fournit l'éclaircissement désiré; le registre sur lequel Yahvé écrit le nom des fils de Jérusalem n'est autre que son livre de vie:

«Ceux qui resteront de Sion
et survivront de Jérusalem
seront tous appelés saints
et inscrits pour survivre, à Jérusalem» (Is 4, 3; cf. Ap 21, 27)⁵.

La place que nous attribuons au mot Sion, en tête de la proposition, qui ne s'expliquait pas au v. 5, met bien en relief ce rapport entre l'inscription par Yahvé et la joie des fils de Sion; s'ils exultent et crient: «toutes nos sources sont en toi», c'est qu'à Jérusalem, ils ont le privilège d'être inscrits pour la vie. Ma'yān, à la différence de māqôr, évoque moins le jaillissement des sources que les réserves d'eau souterraines (1 R 18, 5; 2 R 3, 19, 25). Assez souvent placés l'un à côté de l'autre (Pr 25, 26; Os 13, 15), les deux termes servent l'un et l'autre à donner une image de l'abondance de vie qu'on ne trouve qu'en Dieu (Ps 36, 10; Is 12, 3; Jr 2, 13; 17, 13; etc.).

Jérusalem retrouve alors sa joie d'antan (Jr 31, 4, 13) avec ses chants, ses flûtes, danses et tambourines (Ps 68, 26; Ex 15, 20; 1 S 18, 6-7). On y entend à nouveau les cris joyeux de ses fils, bien identifiés et comme tatoués au nom de Yahvé (Is 44, 5); les chants de victoire dans l'enthousiasme populaire d'autrefois:

«Les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au-devant du roi Saül pour chanter en dansant, au son des tambourins, des cris d'allégresse et des sistres» (1 S 18, 6).

Si la simplicité devait constituer un gage de vérité, nous n'aurions guère d'hésitation à présenter notre hypothèse de lecture. Du moins, les thèmes et idées que nous avons dégagés du texte ont-ils un enracinement bien réel dans la tradition biblique en général; et l'on peut être assuré, en les acceptant, de ne pas sortir d'une ligne de pensée appartenant au canon de la littérature inspirée.

5. On parle encore du «livre de vie» en Ps 69, 29 et Ap 3, 5; ce livre où sont inscrits les jours (Ps 139, 16), et dont ils sont effacés par Yahvé lorsqu'il fait mourir (Ex 32, 32). Noter l'expression plus curieuse de «sachet de vie» en 1 S 25, 29.